



HAL
open science

Les conflits de mémoire et leurs enjeux politiques, en Corse, de l'entre-deux-guerres à nos jours

Jean-Guy Talamoni

► **To cite this version:**

Jean-Guy Talamoni. Les conflits de mémoire et leurs enjeux politiques, en Corse, de l'entre-deux-guerres à nos jours. *Ural historical Journal*, 2014, 4(45) (4), pp. 50-59. halshs-01179182

HAL Id: halshs-01179182

<https://shs.hal.science/halshs-01179182>

Submitted on 22 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les conflits de mémoire et leurs enjeux politiques, en Corse, de l'entre-deux-guerres à nos jours

Jean-Guy Talamoni

Dans les années qui suivent la première guerre mondiale, les champs politique et littéraire corses sont le théâtre d'un conflit entre d'une part les « corsistes », nostalgiques de la période d'indépendance (1755-1769) et qui se proposent de rendre à l'île ses attributs nationaux, et d'autre part l'Administration et les responsables profrançais, qui s'opposent résolument à toute tentative d'autonomie. Ce conflit se manifeste dans les journaux et revues et à travers la littérature, en langue corse et en langue française. Le passé est interprété, voire instrumentalisé, par les différentes parties. Les grands hommes de l'histoire de Corse sont convoqués : si les corsistes glorifient naturellement la figure du général Pasquale Paoli, chef d'état de la Corse indépendante au XVIII^e siècle, les profrançais lui préfèrent celle de Sampieru Corsu – personnage du XVI^e siècle ayant été l'allié des Français. Les commémorations constituent l'un des instruments de la confrontation. Dans les années vingt, les communes inaugurent les monuments aux morts de la Grande Guerre. En Corse, ces manifestations ont aussi pour objectif, par le rappel des sacrifices communs, de resserrer les liens entre l'île et la France. Mais en 1925, les corsistes inaugurent, en présence d'une foule imposante, un monument commémorant la bataille de Ponte Novu (1769), celle qui opposa les nationaux aux troupes du roi de France et qui mit fin à l'indépendance corse. Cette commémoration est, depuis lors, renouvelée chaque année – jusqu'à nos jours – par les nationalistes corses. Les textes – en vers ou en prose – lus en la circonstance, s'adressent aux ancêtres tombés pour la patrie corse. On assiste donc à une concurrence entre deux « imaginaires spectraux nationaux » (Benedict Anderson)¹ : le français et le corse. L'analyse des textes en dévoile l'enjeu : l'élaboration d'un imaginaire national.

Si le thème de la bataille de Ponte Novu a souvent été traité dans la littérature corse, le texte le plus emblématique et le plus significatif à cet égard – tant au plan historique qu'aux plans littéraire et

¹*L'imaginaire national*, La Découverte, Paris, 2002, p. 23.

politique – est certainement celui du discours prononcé sur le lieu même de l'événement le jour de l'inauguration du monument, le 3 août 1925, par Petru Rocca, Directeur du journal *A Muvra*, leader du parti corsiste PCA (Partitu Corsu d'Azzione)² et Président du Comité d'organisation de la commémoration. C'est ce texte qui nous servira ici de fil conducteur.

« Eschatologie à rebours » et miséricorde

« Centu cinquanta sei anni or sonu chì a Corsica hà persu, in un solu ghjornu, un' indipendenza cunquistata cù tamanti sacrificii. È l'acque di Golu, durentu un seculu è mezu anu francu l'arche sacre, senza pudè lavà a macula rossa di quellu sciaguratu nove di maghju 1769, è senza chì l'ombra affannate di quelli chì casconu sott'à u piombu sintessinu sussurà u dolce vampu di a ricunnuscenza.

*Ma oghje, sopr'à l'amarezza di u ricordu, u segnu di Cristu stende e so bracce di gloria è di misericordia. »*³

(Il y a cent cinquante six ans, la Corse a perdu, en un seul jour, une indépendance conquise au prix de si grands sacrifices. Et, durant un siècle et demi, les eaux du Golu ont franchi les arches sacrées sans pouvoir laver la tache rouge de ce funeste neuf mai 1769, et sans que les ombres oppressées de ceux qui tombèrent sous le plomb n'entendissent susurrer le doux élan de la reconnaissance.

Mais aujourd'hui, sur l'amertume du souvenir, le signe du Christ étend ses bras de gloire et de miséricorde.)

Les premières phrases du discours évoquent, avec une grande solennité, l'événement douloureux (« *sciaguratu nove di maghju* » ; « *l'amarezza di u ricordu* ») ayant marqué la fin de l'indépendance corse. Compte tenu de la présence à la cérémonie d'autorités religieuses et civiles ne partageant pas

² Parti Corse d'Action.

³ *Almanaccu di A Muvra per 1926*, p. 35.

ses vues sur l'avenir de l'île, Petru Rocca ne peut dresser de façon polémique le bilan de la présence française en Corse. Mais comme, avec ses compagnons de *A Muvra*, il le fait chaque semaine à longueur de colonnes, personne ne peut ignorer ce que les mots « *sciaguratu* » et « *amarezza* » signifient dans sa bouche : la défaite de Ponte Novu a ouvert l'ère du malheur et de l'abaissement de la Corse. Cette approche n'est pas sans rappeler la présentation que fait de la mort du chef corse Arrigo Bel Messere, en l'an 1000, la chronique médiévale de Giovanni della Grossa :

« Icontinente Idio fecie miracolo : se udì una voce per l'aria per tutte le serre e ville di Corsica che disse : E morto il Conte Arrigo bel Misser. E fù portato il Conte Arrigo e li suoi sette figlolini morti, e interrati a la pieve di Cauro a l'incontrata di maggio l'anno 1000 dopoi la natività di Nostro Signore. E dopo di la morte dil Conte Arrigo bel Messer Corsica non hebbe bene ne si crede che havrà mai. »

(Aussitôt Dieu fit un miracle : on entendit dans les airs une voix, à travers les montagnes et les villages de Corse, qui disait : *Le Comte Arrigo bel Misser est mort*. Le comte Arrigo et ses sept enfants furent emmenés et enterrés à la *pieve* de Cauro au début du mois de mai de l'année 1000, après la nativité de Notre Seigneur. Après la mort du Comte Arrigo Bel Misser, la Corse n'eut pas de bonheur et on croit qu'elle n'en aura jamais.)⁴

Antoine Casanova parle à ce sujet d'« une sorte d'eschatologie à rebours (...) la mort d'Arrigo Bel Messer [étant] conçue comme point de départ de temps nouveaux, ceux du malheur, ceux de l'oppression et des désordres féodaux. »⁵ L'auteur évoque « un “événement-drame originel” situé en mai de l'An 1000 et “fondateur d'une eschatologie inversée” », précisant : « Le noir forfait perpétré contre le Comte engendre et signifie en effet la fin du Bon Ordre. (...) C'est alors, avec l'accord de

⁴ Giovanni della Grossa, *Croniche*, M. l'Abbé Letteron, S.S.H.N.C., Imprimerie Piaggi, Bastia, 1910, p. 71 ; Mathée Giacomo-Marcellesi, Antoine Casanova, *Chronique médiévale corse*, édition bilingue, La Marge édition, Ajaccio, 1998, p. 70.

⁵ « Pensée paysanne, histoire sociale et récits des chroniqueurs (le cas du Corse Giovanni della Grossa », in *Les genres et l'histoire, XVIIIe XIXe siècles (II)*, ouvrage collectif, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, Paris, 1981, p. 90.

Dieu, le déchaînement des désordres et désastres... ».⁶ Mais si concernant ce premier « événement-drame », les Corses eurent à expier la mort d'Arrigu et de ses enfants, que peut-on leur reprocher s'agissant de celui intervenu huit siècles plus tard à Ponte Novu ? De toute évidence, leur ingratitude : « *...senza chì l'ombra affannate di quelli chì casconu sott'à u piombu sintessinu sussurà u dolce vampu di a ricunnuscenza.* » Aussi, la commémoration, réparant cette injustice, ouvre la voie à la clémence divine : « *...u segnu di Cristu stende e so bracce di gloria è di misericordia.* » Prononcées en cette occasion, les paroles de Petru Rocca sont pourvues d'une fonction performative : effaçant une attitude ingrate à l'égard des morts de Ponte Novu – désormais honorés comme il se doit –, elles permettent l'ouverture d'une ère nouvelle, sous le signe de la miséricorde divine.

Le « cimetière de la patrie »

« Oghje, sopr'à u campusantu di a patria, s'innalza a croce bianca di a pietà.

Oghje, l'assassinati di tandu, s'accorgenu chì l'arcipurfiglioli ùn si sò dimenticati di l'eroichi babboni, i cispreri in pilone di de Paoli !

Morti di Ponte Novu, morti nostri ! Vichjaconi di u Curtinese o giuvanelli pumuntichi ! Eroi senza paru chì, à la nova di u sbarcu d'i rigimenti frisgiulati di Luigi di Francia, aviate cintu a carchera è intuppatu a scuppetta ! Martiri nostri ! Voi chì, senza speranza d'onori o di gradi o di soldi maladetti, sete accorsi sottu a bandera à testa di moru per risponde à l'alta superbia di u standardu à fior' di gigliu, vi riveremu. »⁷

(Aujourd'hui, sur le cimetière de la patrie, se dresse la croix blanche de la piété.

⁶ Ibid, p. 103.

⁷ *Almanaccu di A Muvra per 1926*, p. 35.

Aujourd'hui, les assassinés d'alors s'aperçoivent que les arrière-arrière-petits-fils n'ont pas oublié les aïeux héroïques, les fusiliers vêtus de *piloni*⁸ de Paoli !

Morts de Ponte Novu, nos morts ! Vieillards du Cortenais ou jeunes hommes d'au-delà des monts ! Héros sans pareil qui, en apprenant le débarquement des régiments bariolés de Louis de France, avez ceint la cartouchière et empoigné l'escopette ! Nos martyrs ! Vous qui, sans espérer les honneurs ou les grades ou l'argent maudit, avez accouru sous le drapeau à tête de maure pour répondre à la hautaine arrogance de l'étendard à fleur de lys, nous vous révérons.)

Ce « cimetière de la patrie » évoqué par Petru Rocca est assurément celui dont « la possession en commun » permet selon Barrès de définir une nation. Et l'on voit bien qu'en cette époque de l'entre-deux-guerres insulaire, deux *imaginaires spectraux nationaux* – le français et le corse – se livrent une singulière concurrence : l'inauguration de la croix de Ponte Novu répond à celle des nombreux monuments aux morts érigés par les communes depuis 1919. L'anthropologue Georges Ravis-Giordani s'est penché sur le rituel de deuil collectif – nouveau à l'époque –, que constituent ces inaugurations de monuments aux morts de 14-18, pointant les différences qu'il présente avec « le rituel ancien »⁹ (à savoir celui, de nature privée, que les familles réservaient à leurs morts). Voyons en quoi ses observations s'appliquent à la cérémonie de Ponte Novu. L'auteur évoque en particulier la « combinaison d'une cérémonie religieuse et d'une cérémonie civile... »¹⁰ marquée par « la présence active du clergé, qui se traduit par une messe de requiem, célébrée dans l'église ou sur un autel dressé devant le monument, et par une bénédiction du monument. »¹¹ L'inauguration de Ponte Novu ne déroge pas à cet usage : organisée par un comité laïc, l'inauguration se fait en présence de nombreux

⁸ Le « pilone » est une cape en poils de chèvre munie d'un large capuchon qui descend jusque sur les yeux. Ce vêtement, surtout utilisé par les bergers, était particulièrement chaud. Dans *Colomba*, l'héroïne de Prosper Mérimée s'exclame : « *Que je plains les pauvres bandits par cet orage ! Heureusement, ils ont de bons piloni...* » (Prosper Mérimée, *Romans et nouvelles*, Bibliothèque de la Pléiade, Librairie Gallimard, 1951, p. 522).

⁹ « Honorer les morts, parler aux vivants : le discours au monument aux morts », in *Etudes Corses*, n° 70, Albiana/ACSH, octobre 2010, p. 155.

¹⁰ *Ibid.*, p. 156.

¹¹ *Ibid.*

élus (maires et conseillers municipaux), mais également de membres du clergé, au premier rang desquels l'évêque d'Ajaccio, Mgr Simeone¹². Autre trait du « rituel nouveau » relevé par Georges Ravis-Giordani (qui précise que « tout oppose ici l'expression du deuil à ce qu'elle était traditionnellement »¹³) : « D'abord, ce ne sont pas les femmes qui ont le premier rôle dans l'expression du deuil autour des monuments aux morts, mais les hommes (...) Le *vocero*¹⁴ était une affaire familiale ; c'est souvent une femme de la famille qui officie (...) Le discours au monument aux morts est au contraire prononcé par des hommes qui représentent une communauté plus large : le maire, le conseiller général, le député... »¹⁵ La cérémonie de Ponte Novu est également conduite par des hommes – lesquels prononcent tous les discours sans exception – qui sont les représentants « d'une communauté plus large » : les membres du comité, le Docteur Del Pellegrino – premier adjoint d'Ajaccio –, l'évêque...¹⁶ Comme on le voit, le comité d'organisation – dont Petru Rocca est d'ailleurs Président – se place soigneusement sur le même plan que les pouvoirs publics français organisateurs des commémorations dites *officielles*. Mais au fond, celle de Ponte Novu n'est-elle pas elle-même *officialisée* par la présence de l'évêque et de nombreux élus ? De toute évidence, la démarche, particulièrement adroite, a pour objectif d'opposer une symbolique nationale corse à la symbolique française. C'est naturellement dans cette perspective qu'il faut replacer la création de toute pièce, quelques années plus tard, d'un « hymne corse » comme *U Culombu*¹⁷. Sans doute Petru Rocca et les siens ont-ils pensé que l'hymne traditionnel consacré à la Vierge, *Diu vi salvi Regina*, de par sa connotation religieuse, ne pouvait être placé dans une réelle relation de concurrence – voire d'opposition – à la *Marseillaise*, les registres étant trop différents. Nous venons de le voir pour les rites de deuil : le passage du privé au collectif, du familial au public, a entraîné la laïcisation partielle du rituel. Le même cheminement conduisait à promouvoir, à travers *U Culombu*, un hymne national laïc.

¹² Cf. la relation de l'événement dans l'*Almanaccu di A Muvra* de 1926: Pasquale Manfredi, « Sulenne inaugurazione di a Croce di u Ricordu in Pontenovu, u 3 Agostu 1925 », p. 33.

¹³ *Op. cit.*, p. 157.

¹⁴ Vocero, chant funèbre corse.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Cf. Pasquale Manfredi, art. cit.

¹⁷ Ce chant écrit par Petru Rocca ne sera finalement pas adopté comme hymne.

Toutefois, s'agissant des discours à l'égard des morts, on pourrait aller plus loin dans l'analyse et déceler une différence entre, d'une part, celui des inaugurations des monuments aux morts de 14-18 et, d'autre part, celui d'*U Culombu* et de la cérémonie de Ponte Novu. Dans le premier cas, comme le souligne Georges Ravis-Giordani « c'est aux vivants qu'on s'adresse, aux familles endeuillées, aux enfants des écoles... »¹⁸. Les morts ne sont plus là : « Le monument aux morts est construit autour de leur absence physique. »¹⁹ Dans le second cas au contraire – comme du reste dans le *voceru* traditionnel –, c'est aux morts que l'on parle : « Héros sans pareil qui (...) avez ceint la cartouchière (...) Vous qui, sans espérer les honneurs ou les grades... » (Discours de Petru Rocca à Ponte Novu)²⁰. Plus significative encore est à cet égard la poésie lue par le poète Lucciardi lors de la même cérémonie : « *Morti di Ponte Novu, aiò currite ! (...) Aiò, ritti è cuntenti ! L'ora hè ghjunta...* »²¹ (Morts de Ponte Novu, allez, marchez ! Allez, debout et heureux ! L'heure est venue...). Dans *U Culombu*, également, les martyrs sont ressuscités : « *Da la so tomba, l'antenati, / (...) Tutti à la luce sò turnati, / Accolti da l'altu fervor*'. (Les ancêtres, dans leur tombeau, / (...) Sont tous revenus à la lumière, / Accueillis par l'immense ferveur). Ici, l'« imaginaire spectral national »²² joue à plein...

De la démarche mémorielle à l'action politique

Georges Ravis-Giordani, en conclusion de son texte sur les discours au monument aux morts de 14-18, se livre à une analyse de la signification exacte de ce type de cérémonies : « Il n'est pas question (...) d'appeler à la vengeance, la paix est faite, la France est victorieuse. » Il fait par ailleurs observer que « le monument aux morts célèbre des hommes qui, de leur vivant, appartenaient peut-être à des familles “en inimitié” ; réunis par le même sacrifice de leur vie (...) ils attendent des vivants qu'ils se réconcilient. », s'aventurant à avancer une hypothèse assez audacieuse : « On peut aller jusqu'à se demander si ces cérémonies ne sonnent pas le glas de l'esprit de vendetta dans l'espace social des communautés. Elles sont en tout cas contemporaines de l'effacement des pratiques vendettaires. » S'il est permis de s'interroger sur la validité de cette hypothèse – peut-on dire, aujourd'hui même, cent ans plus tard, que ces pratiques ont disparu ? – il est sans doute exact que les inaugurations de monuments

¹⁸ Art. cit., p. 157.

¹⁹ *Ibid.*, p. 158.

²⁰ Cf. supra.

²¹ « À i Morti di Pontenovu », in *Almanaccu di A Muvra per 1926*, p. 37.

²² Benedict Anderson, cf. supra.

aux morts de 14-18 ont à la fois pour objectif de clore symboliquement le conflit mondial et de souder les communautés villageoises. Dans son essai d'anthropologie historique *Sarrola 14-18. Un village corse dans la Première Guerre mondiale*, Charlie Galibert écrit que « L'érection du monument aux morts conjoint et symbolise ainsi la continuité de l'identité villageoise, (...) en une représentation miniaturisée : dans la verticalisation minérale d'une "esthétique" au sens de l'"être ensemble" et du "vivre ensemble" transcendant les aléas de l'histoire... »²³.

En ce qui concerne le monument de Ponte Novu, il s'agit également de rassembler – non pas un village, mais la communauté corse dans son ensemble – autour d'un souvenir commun : celui du sacrifice des soldats de Paoli. Mais il existe une différence de taille : il n'est pas ici question de clore une période de guerre (cent cinquante ans se sont écoulés depuis la conquête française de la Corse). La démarche est rigoureusement inverse : faire revivre le souvenir d'un conflit, sinon oublié, du moins considéré par de nombreux Corses comme relevant de l'histoire. Or, cette phase de l'histoire est réputée effacée, non seulement par le temps mais également par l'engagement des Corses aux côtés de la France, en 1870, en 1914, et au cours des conflits coloniaux (au moment où se déroule cette commémoration, la Corse est particulièrement attentive au déroulement de la guerre du Rif)²⁴. C'est dire que la commémoration de Ponte Novu est, malgré les similitudes au plan de la forme, d'une nature très différente de celles qui ont lieu à la même époque dans les communes de l'île. Alors que, comme l'observe Robert Koselleck, « le culte politique des anciens monuments aux morts s'épuise dès que les derniers survivants s'éteignent »²⁵, les initiateurs de la cérémonie de Ponte Novu fondent un nouveau « culte politique » à cent cinquante ans de distance de la bataille ! Comment ne pas voir que l'on est ici, non pas dans la clôture symbolique d'une phase de guerre, mais bien au contraire dans l'ouverture – non moins symbolique – d'un conflit nouveau. Certes, ce conflit n'aura pas de dimension armée, Petru Rocca et ses compagnons ayant rejeté les propositions de leur ami Paulu Orsoni²⁶ à cet

²³ Albiana, Ajaccio, 2008, p. 471.

²⁴ Cf. notamment la place que fait *Le Petit Bastiais* à cette guerre dans ses numéros d'août 1925.

²⁵ « Les monuments aux morts comme fondateurs de l'identité des vivants » in *Revue de métaphysique et de morale*, 1, p. 60. Cité par Charlie Galibert (*op. cit.*, p. 470).

²⁶ Paulu Orsoni, collaborateur de *A Muvra* à partir de 1921, eut un parcours atypique : ayant reçu trois blessures et cinq citations en 14-18, il s'était engagé quelques mois après la guerre avec les révolutionnaires irlandais de De Valera. En 1921, rentré en Corse, il rejoignit l'équipe de *A Muvra*, mais « partisan d'une action directe immédiate, [il] se trouvait en désaccord avec les dirigeants du P.C.A. et avec la direction de *A Muvra*, à qui il

égard. Toutefois, il n'est pas niable que l'inauguration de Ponte Novu et le texte prononcé à cette occasion par Rocca relèvent pleinement de l'action politique. Quant à la notion de vengeance, dont Georges Ravis-Giordani relève qu'elle est absente des discours aux monuments aux morts de 14-18 (« Il n'est pas (...) question d'appeler à la vengeance ; la paix est faite, la France est victorieuse... »)²⁷, l'est-elle également lors de la cérémonie de Ponte Novu ? Rien n'est moins sûr car, à la différence de ce que nous venons de voir pour 14-18 – et pour reprendre le mot de Georges Ravis-Giordani –, la Corse n'est pas sortie de la guerre franco-corse « victorieuse » mais vaincue. De fait – et le compte rendu de *A Muvra* le fait remarquer – les discours de Ponte Novu sont ponctués de slogans patriotiques, dont certains revêtent un évident caractère vindicatif : « *Abbassu i Vittoli !* »²⁸ (À bas les traîtres !).

Naissance d'un genre littéraire : le discours épideictique en langue corse

On se souvient de la distinction opérée par Aristote dans sa rhétorique entre les trois formes de discours : judiciaire, délibératif et épideictique, ce dernier se distinguant des deux premiers par son objectif, louer ou blâmer, et par ses moyens, lesquels relèvent davantage de la recherche d'une certaine beauté formelle que de voies purement argumentatives. Tout comme l'oraison funèbre, le discours au monument aux morts ressortit traditionnellement au genre épideictique. Et de fait, on voit bien que toutes les caractéristiques du genre sont présentes dans le texte :

- Termes élogieux ou dépréciatifs (ici élogieux) avec utilisation de l'hyperbole (« *Eroi senza paru* » [héros sans pareil]) ;

reprochait de trop se confiner dans une action uniquement culturelle et doctrinale » (Hyacinthe Yvia-Croce, *Vingt années de corsisme*, op. cit., p. 184). Ayant quitté *A Muvra*, il partit combattre aux côtés d'Abd-El-Krim. Il mourut devant Taza à la tête d'une compagnie rifaine (Cf. Pasquale Manfredi, « Un grandolu », in *A Muvra* du 26 juillet 1925).

²⁷ Art. cit., p. 157.

²⁸ Cf. Pasquale Manfredi, art. cit., p. 36.

- Oppositions, antithèses : ici opposition entre la modestie des soldats corses – « *senza speranza d'onori o di gradi* » (sans espérer les honneurs ou les grades) – et l'arrogance des troupes françaises – « *l'alta superbia di u standardu à fior' di gigliu* » (la hautaine arrogance de l'étendard à fleur de lys). Cette opposition se retrouve jusque dans les vêtements des « fusiliers vêtus de *piloni* » comparés aux « régiments bariolés de Louis de France ».
- Proximité avec le registre lyrique, l'orateur se laissant porter par son émotion : « *Morti di Ponte Novu, morti nostri ! (...) Martiri nostri !* » (Morts de Ponte Novu, nos morts ! [...] Nos martyrs !).

On voit ici la langue corse se couler sans difficulté dans un moule rhétorique extrêmement répandu depuis l'antiquité. La création de ce nouveau genre littéraire ne constitue pas un cas isolé, puisqu'à la même époque sont écrits le premier roman, le premier drame en corse... Le développement de ce champ littéraire participe en fait pleinement du rapport de force politique et mémoriel.

Réception du texte et de l'événement²⁹

Comme nous l'avons vu précédemment, la commémoration de Ponte Novu n'a pas seulement été l'occasion de textes littéraires en prose et en vers. Elle est aussi et surtout un événement politique dont le caractère historique est pleinement affirmé – voire construit – par Petru Rocca et ses compagnons. De fait, *A Muvra* lui consacra tout naturellement une large place dans ses colonnes. Il n'est pas inintéressant de voir comment ont réagi les organes des forces politiques dites *traditionnelles*.

²⁹ Sur la notion de « réception collective de l'événement » : « elle le compare à des événements du même ordre, lui associe un passé et un futur, construit un contexte dans lequel il peut être rapporté à des causes ou à des raisons, ainsi que crédité de résultats et de conséquences. » (Louis Quéré, *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique, Essais d'épistémologie des sciences sociales*, L'Harmattan, Paris, 1999, p. 190).

L'exemple du *Petit Bastiais*, alors de sensibilité Landryste³⁰, est tout à fait éclairant, particulièrement par le silence qu'il observa durant les jours qui suivirent la commémoration (celle-ci ayant portant réuni une foule considérable). Le numéro des lundi 3 et mardi 4 août ne consacre aucun article à l'inauguration, de même que celui du 5 août. Dans le numéro du 6 août, il n'y a pas non plus la moindre référence à Ponte Novu (si ce n'est une publicité pour « Pontenovo », vin du cap au quinquina de la maison Bourgeois !). Le Dimanche 9 août, on traite, en première page, non pas d'une mais de deux inaugurations de monuments commémoratifs (avec photos) : ceux du Plateau de Lorette et de Thiepval, dans la Somme ! Toujours rien sur Ponte Novu... Il faut attendre le numéro du vendredi 25 août pour trouver « à la une » un important article intitulé « Pontenovo », qui constitue la riposte – mûrement réfléchi – à l'inauguration et au discours de Petru Rocca. Il est signé A. Ambrosi. Il s'agit d'Ambroise Ambrosi, l'un des principaux intellectuels dont le « positionnement historiographique [était] largement favorable à la France et à la légitimité de sa présence dans l'île »³¹.

Les premiers mots de l'article donnent le sens et le ton de ce qu'inspire aux chantres de la Corse française l'inauguration de Ponte Novu : « Quel Corse ignore maintenant cet incident militaire, dont on a voulu faire la tragédie où sombra l'indépendance corse ! ». On voit bien ici – l'auteur le reconnaît implicitement – que le silence du *Petit Bastiais* et des autres journaux « traditionnels » n'a pas suffi à faire passer la cérémonie inaperçue. On se résigne donc à répondre aux « orateurs du 3 août » en regrettant qu'ils n'aient pas été « plus soucieux de la vérité historique et de l'éducation du peuple insulaire ». Il suffit de placer côte à côte les premières phrases des textes de Rocca et d'Ambrosi pour constater qu'il s'agit pour le second de répondre au premier : quand le Directeur de *A Muvra* avance que l'indépendance a été perdue « en un seul jour », son contradicteur parle d'un simple « incident (...) dont on a voulu faire la tragédie où sombra l'indépendance ». Ambrosi insiste sur le mot « incident » (« Je dis bien : incident »), lequel reviendra à quatre reprises dans l'article ! En ce qui

³⁰ Adolphe Landry (1874-1956). Homme politique corse (radical) ayant exercé de nombreuses fonctions électives et ministérielles.

³¹ Eugène Gherardi, article « Ambrosi, Ambroise » du *Dictionnaire historique de la Corse*, Albiana, Ajaccio, 2006, p. 43. L'auteur rappelle que A. Ambrosi, agrégé d'histoire et géographie, était « originaire d'une famille de Castineta di Rostino qui s'illustra lors des guerres d'indépendance du XVIIIe siècle » et que ses positions lui valurent « les jugements sévères des autonomistes d'A Muvra qui le [présentèrent] comme une sorte de renégat ». De fait, *A Muvra* le surnomme « Vittolo-Ambrosi », en référence à Vittolu qui, d'après le chroniqueur Filippini, aurait trahi Sampieru (cf. « Cose è altre », AM du 26 février 1922).

concerne les causes de l'affrontement, Rocca évoque « *l'offesa di a vendita è l'inghulia di a compra* » (« l'offense de la vente et l'humiliation de l'achat »)³². Ambrosi parle pour sa part d'un « malentendu » qui aurait pu être évité « avec un peu plus de prudence diplomatique de la part de Paoli et un peu moins d'impatience de la part de Choiseul ». Rocca rappelle « *a risposta di Pasquale* » (la riposte de Pascal [Paoli]). Ambrosi s'interroge quant à lui sur le comportement du Général de la nation : « Pourquoi s'obstina-t-il ? Fut-ce par dépit ? ». Cette simple interrogation tend à contester le statut – voire à déboulonner la statue ! – du grand homme, auquel Ambrosi reconnaissait cependant, quelques lignes auparavant, de notables qualités : « très intelligent, fort cultivé, et surtout animé d'un patriotisme ardent », s'empressant toutefois d'ajouter qu'il ne parvint pas « à libérer tout à fait sa patrie », la côte lui échappant « en grande partie », ainsi que « les grands ports », « quelques forts »... Comme on le voit, Ambrosi conteste l'idée même d'indépendance corse sous le généralat de Paoli – indépendance célébrée par Petru Rocca – qu'il présente pour sa part comme un « rêve, à peu près chimérique, d'une République corse au XVIIIe siècle. » ! Mais là où le contraste entre les deux textes est le plus marqué, c'est sur la description du comportement des soldats corses. Rocca s'adresse avec vénération aux « martyrs » tombés « *a cispra in manu* » (le fusil à la main). Ambrosi n'hésite pas, quant à lui, à écrire ces paroles – que beaucoup ont dû ressentir comme un sacrilège : « Pontenovu, où quelques partisans essayèrent d'arrêter l'avant-garde française, puis battirent en retraite précipitamment... »³³. Ici, Ambrosi s'attaque délibérément à la part la plus sacrée de l'imaginaire national corse, et à un élément de la mémoire collective encore suffisamment vivace pour avoir conduit une foule importante sur les lieux de la bataille le 3 août 1925... Aussi, pour ceux qui se reconnaissent dans le discours de Petru Rocca, la fin de l'article d'Ambrosi apparaissait nécessairement comme une hypocrisie : « On pouvait, on devait commémorer ce jour où plusieurs centaines de nos compatriotes moururent pour un rêve. », d'autant que la phrase suivante résume le véritable message de l'auteur : « Il ne serait pas juste d'en tirer le prétexte d'une rancune durable contre cette France (...) notre grande patrie depuis 1789... ».

³² La vente de la Corse, par Gênes à la France.

³³ Cette phrase ne constitue évidemment pas la simple relation d'un moment de la bataille. Les termes utilisés, derrière la description « objective » d'une manœuvre de repli, laissent une impression extrêmement dépréciative : « battirent en retraite précipitamment ». L'auteur n'ignorait évidemment pas l'effet que ces mots provoqueraient sur le lecteur.

Les grandes figures de l'histoire : Sampieru contre Paoli

À ce stade de l'analyse, il apparaît clairement que l'enjeu est moins l'histoire en tant que telle que l'action politique elle-même. La commémoration de Ponte Novu a constitué une offensive sans précédent des corsistes, offensive d'ailleurs couronnée de succès en termes d'affluence et de retentissement dans l'opinion. Le choix de l'événement commémoré ne doit rien au hasard (la dernière bataille de l'indépendance) et c'est ce choix même qui est contesté par Ambrosi, lequel parle d'un simple « incident » n'ayant rien changé au cours des choses. Car ce dernier ne comprend que trop bien ce que signifie l'organisation de cette cérémonie, au moment où Corses et Français célèbrent ensemble la victoire et les sacrifices de 14-18. C'est que, de part et d'autre, il s'agit d'actes éminemment politiques : « La commémoration est perpétuation du souvenir de l'événement dominant, elle est occultation de l'événement dominé... » (Gérard Mairet).³⁴ S'agissant des grandes figures de l'histoire de la Corse, si Rocca a naturellement choisi le général Paoli, héros de l'indépendance, Ambrosi – égratignant discrètement, comme nous l'avons vu, ce dernier – valorise pour sa part la figure de Sampieru (cité deux fois), symbole de la supposée volonté multiséculaire des Corses de voir « l'annexion de leur pays à la France ». Pour faire bon poids, Ambrosi cite également Ghjuvan Petru Gaffori³⁵, dont cette annexion aurait également constitué l'objectif politique, thèse plutôt aventureuse au demeurant. Enfin, conjointement à sa démarche de « dégradation » de l'image de Pasquale Paoli, Ambrosi rappelle la position du « Babbu di a Patria » au moment de la Révolution française, soit vingt

³⁴ *Le discours et l'historique, essai sur la représentation historique du temps*, Mame 1974, p. 45. Nous pouvons citer un exemple récent – et particulièrement significatif – de ce type de problématique. En 2007, lors du bicentenaire de la mort de Pasquale Paoli, il fut décidé d'apposer à Bastia une plaque commémorative en l'honneur du Général de la nation. Une violente polémique eut lieu entre les membres du collectif, d'obédience nationaliste corse, et ceux de la municipalité « républicaine » française, les premiers souhaitant que la plaque insiste sur la période de l'indépendance et les seconds qu'elle fasse la part belle à la période française et à la présidence, brièvement exercée par Paoli, du Directoire départemental, ancêtre du Conseil général. (Cf. débats au sein de la commission ad hoc présidée par le premier adjoint, Ange Rovere, le 26 fév. 2007).

³⁵ Ghjuvan Petru Gaffori (1704-1753) fut un personnage essentiel de la Révolution contre les Génois, lesquels finiront d'ailleurs par commanditer son assassinat.

ans après Ponte Novu : « Il devait par la suite approuver la conquête [de la Corse] et affirmer souvent que l'union franco-corse avait été un bien ».

On voit ici l'enjeu politique, très actuel dans les années vingt, des figures de Paoli et de Sampieru. De façon constante et jusqu'à nos jours, Paoli sera glorifié à travers de nombreux textes, en prose ou en vers. Quant à Sampieru, il sera principalement chanté par les auteurs souhaitant marquer leur loyalisme profrançais. Son évocation représente en quelque sorte une façon de donner des gages à cet égard. Ainsi, Ghjuvan Petru Lucciardi lui consacre une poésie, *Sampieru Corsu* (dédiée à... « *u sciò Petru Rocca, Direttore d'A Muvra* » !³⁶), et Maistrale son fameux *Innu*³⁷ :

« *Babbu fù di la Corsica antica,*

Cù lu sangue ne hà scritt'un bel' fogliu. »

(Il fut le père de la Corse antique,

Il en écrivit une belle page avec le sang).

En ce qui concerne les autres grandes figures de l'histoire corse, on relève chez Ambrosi la référence à Gaffori, que l'auteur range sans hésitation dans le camp profrançais. Le souvenir des premiers chefs de la Révolution corse (Giafferi, Ceccaldi...) est un peu effacé en cette première moitié de XXe siècle. Celui de Napoléon Bonaparte est en revanche omniprésent – Abel Gance tourne alors à Ajaccio son *Napoléon* (1927). Si l'empereur n'est pas spécialement célébré par les corsistes – cela se comprend –, il n'est pas non plus reconnu comme une figure tutélaire par tous les profrançais, ce qui se conçoit également s'agissant notamment des milieux les plus républicains. Mais dans la pratique, les choses sont complexes : ainsi, lors de l'inauguration de Ponte Novu, *A Muvra* relève non sans satisfaction « une importante délégation du Comité Central Bonapartiste, conduite par son président, Marcu

³⁶J.-G. Talamoni, *Antulugia bislingua di a literatura corsa*, DCL éditions, Ajaccio, 2008, p. 124.

³⁷« Innu à Sampieru Corsu », *Giuventù*, 9 août 1923.

Salini... »³⁸, ainsi que la présence du Docteur Del Pellegrino, premier adjoint bonapartiste d'Ajaccio, « *delegatu d'a municipalità* »³⁹ (délégué par la municipalité)... Enfin, s'agissant de la figure de Sambucucciu⁴⁰, elle suscite de nombreuses réserves à l'époque. En effet, on lui reproche d'avoir grandement contribué, au cœur du XIX^e siècle, à la main mise génoise sur l'île. Le sujet est d'autant plus sensible que les prétentions italiennes à l'égard de la Corse se manifestent plus ouvertement en cette époque de l'entre-deux-guerres. Aussi, de nombreux auteurs, faisant de l'administration génoise une description extrêmement négative, préfèrent passer sous silence celui qui lui a ouvert la voie. Fort logiquement, Ambrosi, dans son article, fustige à plusieurs reprises les « tyrans » génois et – ne craignant pas de se livrer à un exercice d'*histoire contre factuelle* – avance que sans la conquête française des discordes entre Corses auraient conduit au retour dans l'île de la Sérénissime⁴¹. À côté de ces auteurs exprimant une ligne politique réfléchie et arrêtée (dont les archétypes sont le *Paoliste* Rocca d'un côté, et le *Sampieriste* Ambrosi de l'autre), il y a également tous ceux qui se trouvent prisonniers de leurs contradictions, partagés entre patriotisme culturel corse et loyalisme français (Lucciardi), ou encore ceux dont l'attitude est pour le moins fluctuante (Casanova).

Du champ politique au champ littéraire : une « rivalité mémorielle »

Le texte que nous venons d'étudier illustre de façon particulièrement éloquente l'articulation entre champ littéraire et champ politique, simultanément investis par les auteurs du *Primu Riacquistu*. Lors de la cérémonie de Ponte Novu en 1925, la démarche de renaissance corse initiée à la charnière des deux siècles est arrivée à maturation et c'est le moment qu'ont choisi Petru Rocca et ses compagnons pour lancer une offensive sans précédent⁴².

³⁸ *Almanaccu di A Muvra per 1926*, p. 34.

³⁹ *Ibid.*, p. 41.

⁴⁰ Autre personnage de l'histoire de la Corse.

⁴¹ République de Gênes. Cf. art. cit.

⁴² Notons que le principe même de l'érection de ce monument ne fut pas aisé à imposer. Un comité parisien (« comité Fontana ») proposait pour sa part de célébrer les deux camps, français et corse (Cf. H. Yvia-Croce, *Vingt années de corsisme*, op. cit., p. 139). Dans sa livraison de janvier-février 1925, la *Revue de la Corse*

Sur le plan politique et symbolique, cette dernière est couronnée de succès : la « concurrence mémorielle » voulue par les corsistes tend à brouiller le message – patriotique français – des institutions publiques. Du reste, la commémoration de Ponte Novu n'est pas, comme nous l'avons vu, dépourvue de caractère officiel : participation des plus hautes autorités religieuses et électives (seules celles de l'Etat ne sont pas présentes, encore que – juridiquement – les maires soient également des représentants de l'Etat).

Sur le plan littéraire également, la « rivalité mémorielle » bat son plein : nous en voulons pour preuve le contenu de l'édition 1926 de *L'Annu Corsu*, concurrent profrançais de *A Muvra* sur le champ littéraire corse. On sait qu'à ce moment, ce champ littéraire – créé au début du siècle à travers la transformation du corse en langue d'imprimerie – est divisé, pour dire les choses de façon un peu schématique, entre corsistes et « loyalistes » profrançais, dont les lignes respectives sont incarnées par *A Muvra* et *L'Annu Corsu*.

On ne trouve dans la livraison de *L'Annu Corsu* pour 1926 aucun article relatif à la cérémonie de Ponte Novu⁴³, à laquelle les dirigeants de la revue (Paul Arrighi et Antoine Bonifacio) n'ont d'ailleurs pas participé⁴⁴. On peut en revanche y lire : en premier lieu une longue relation de l'inauguration d'un monument érigé à l'aérodrome de Buc en l'honneur de l'aviateur Jean Casale, héros corse de la guerre de 1914-18⁴⁵, en deuxième lieu un article élogieux consacré à A. Ambrosi (historien profrançais

soutenait un projet similaire (N° 31, « Le monument de Ponte-Novu »). Observons que cette revue était celle... d'Ambroise Ambrosi !

⁴³ On trouve cependant dans *L'Annu Corsu* de 1926 une allusion à la bataille, au sein d'une nouvelle de Pierre Dominique, *Le Père* (publiée dans *La Revue du Siècle* et reproduite dans l'A.C. 1926, p. 162). Cette nouvelle a d'ailleurs probablement été écrite avant la cérémonie de 1925, puisque l'auteur fait dire à l'un des ses personnages : « *Y êtes-vous allé, à Ponte-Novu ? (...) Non ? Eh ! bien, mon cher, figurez-vous un ravin nu, couleur d'amour dévasté, un gigantesque sépulcre vide, et là-dedans pas un monument, pas une inscription, pas même une croix !* ». La direction de *L'Annu Corsu* se serait sans doute passé de ces quelques lignes, mais la collaboration de Pierre Dominique lui était trop précieuse pour qu'elle lui en fasse la remarque. Homme de lettres célèbre à l'époque, il est présenté comme un « *illustre compatriote, lauréat du Grand Prix Balzac* » (A.C. 1926, p. 158).

⁴⁴ À la différence d'un auteur comme Ghjuvan Petru Lucciardi qui, bien que revendiquant son attachement à la France, continue à collaborer avec les deux équipes concurrentes, ou Maistrale, qui n'a pas encore, en 1925, consommé la rupture avec Petru Rocca.

⁴⁵ Page 13.

précédemment évoqué)⁴⁶, enfin une longue chronique historique à la gloire de... Sampieru (et de ses troupes qualifiées de « *Corso-Francesi* »)⁴⁷ ! Comme on le voit, il n'y a pas de place pour le hasard...

Dans une situation comme celle de la Corse des années vingt, l'enjeu d'une telle *rivalité mémorielle* était à l'évidence l'élaboration de « lieux de mémoire » (Pierre Nora), constitutifs d'une « mémoire collective » (Maurice Halbwachs), notions demeurant de nos jours d'une brûlante actualité dans l'île. Avec le développement, depuis les années 1970, du nationalisme corse moderne, l'importance de cet enjeu s'est encore accru. Si la figure de Sampieru est quelque peu passée au second rang – il est vrai que sur le plan historique, la « récupération » profrançaise dont il avait été l'objet au cours des années vingt apparaissait comme outrancière – c'est celle de Paoli qui sera désormais l'objet de toutes les attentions. Au point que le bicentenaire de sa mort en 2007 donnera lieu à « une commémoration vécue comme une compétition »⁴⁸, selon la formule de Pierre Bertoncini, où l'on vit selon l'auteur « CTC⁴⁹, Conseil général de Haute-Corse, organisations nationalistes, Université de Corse lutter pour apparaître l'unique héritier légitime du *babbu di a patria*. »⁵⁰ Pour sa part, Jean-Louis Fabiani évoque une « anthropologie spectrale » et relève une « cacophonie des lieux de mémoire, que les cérémonies autour de la bataille de Ponte Novu illustrent au plus haut degré »⁵¹. Il n'en demeure pas moins que lorsque l'on compare la situation actuelle à celle, tout aussi conflictuelle, prévalant dans les années vingt du siècle dernier, on constate que les choses ont considérablement évolué : désormais, la *concurrence mémorielle* concerne exclusivement l'héritage du paolisme, plus aucunement la valorisation d'une quelconque figure symbolisant la Corse française. Cette constatation ne peut qu'être mise en relation avec l'enracinement du mouvement national corse – et de l'imaginaire dont il est

⁴⁶ Page 8.

⁴⁷ Matteu Cirnensi (G. F. Mattei-Torre), « Sampieru », p. 67.

⁴⁸ Pierre Bertoncini, *Le spectre de la mémoire de Pascal Paoli. Territoire, patrimoine et culture en Corse*, collection « Anthropologie du monde occidental », L'Harmattan, Paris, 2011, p.157.

⁴⁹ Collectivité Territoriale de Corse.

⁵⁰ Pierre Bertoncini, *op. cit.*, p. 192. «Babbu di a patria » signifie « Père de la patrie ».

⁵¹ Jean-Louis Fabiani, Directeur d'études à l'EHESS, préface à : Pierre Bertoncini, *Le spectre de la mémoire de Pascal Paoli...*, *ibid.*

porteur – dans la société insulaire de ce début de XXI^e siècle⁵². Maurice Halbwachs n'a-t-il pas fait observer : « la mémoire collective est essentiellement une reconstruction du passé (...) elle adapte l'image des faits anciens aux croyances et aux besoins spirituels du présent »⁵³.

Bibliographie

ANDERSON, Benedict, 2002. *L'imaginaire national*. Paris : La Découverte.

BERTONCINI, Pierre, 2011. *Le spectre de la mémoire de Pascal Paoli. Territoire, patrimoine et culture en Corse*, collection « Anthropologie du monde occidental ». Paris : L'Harmattan.

CASANOVA, Antoine, 1981. « Pensée paysanne, histoire sociale et récits des chroniqueurs (le cas du Corse Giovanni della Grossa) », *Les genres et l'histoire, XVIII^e XIX^e siècles (II)*, Annales littéraires de l'Université de Besançon. Paris : Les Belles Lettres.

GALIBERT, Charlie, 2008. *Sarrola 14-18. Un village corse dans la Première Guerre mondiale*. Ajaccio : Albiana.

GIOVANNI DELLA GROSSA, 1910. *Croniche*, M. l'Abbé Letteron, S.S.H.N.C. Bastia: Imprimerie Piaggi.

HALBWACHS, Maurice, 1941. *La topologie légendaire des Evangiles en Terre Sainte : étude de mémoire collective*. Presses Universitaires de France.

HALBWACHS, Maurice, 1997 (1^{ère} édition, posthume, en 1950). *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel.

HOBSBAWM, Eric, 1983-2003. « Inventing Traditions », *The Invention of Tradition*. Edited by Eric Hobsbawm and Terence Ranger, Canto.

MAIRET, Gérard, 1974. *Le discours et l'historique, essai sur la représentation historique du temps*, Mame.

MARCHETTI, Pascal, 1980. *Une mémoire pour la Corse*. Paris : Flammarion.

NORA, Pierre, 1984-1992. *Les lieux de mémoire*, 3 t., 7 vol. Paris : Gallimard.

⁵² Les 36% de suffrages réunis lors des dernières élections territoriales (2010) donnent une idée de cet enracinement.

⁵³ *La topologie légendaire des Evangiles en Terre Sainte : étude de mémoire collective*, Presses Universitaires de France, 1941, p. 9.

QUERE, Louis, 1999. *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique, Essais d'épistémologie des sciences sociales*. Paris : L'Harmattan.

RAVIS-GIORDANI, Georges, 2010. « Honorer les morts, parler aux vivants : le discours au monument aux morts », *Etudes Corses*, n° 70. Ajaccio : Albiana/ACSH.

TALAMONI, Jean-Guy, 2008. *Antulugia bislingua di a literatura corsa*. Ajaccio: DCL.

THIERS, Jacques, 1989. *Papiers d'identité(s)*. Levie : Editions Albiana.

THIESSE, Anne-Marie, 1997. *Ils apprenaient la France – L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Maison des Sciences de l'Homme.

VINCIGUERRA, Marie-Jean, 2010. *Chroniques littéraires. La Corse à la croisée des XIXe et XXe siècles*. Ajaccio : Editions Alain Piazzola.

YVIA-CROCE, Hyacinthe, 1987. *Vingt années de corsisme*. Ajaccio : Editions Cynros et Méditerranée.